

Georges Le Brun Keris

Amérique

Articles

Sommaire

- [À la Nouvelle Orléans, une vieille dame noire m'a parlé du Paris, de Napoléon III.....](#) 3
- [Amérique amicale.....](#) 4
- [Retour en Amérique.....](#) 8

À la Nouvelle Orléans, une vieille dame noire m'a parlé du Paris, de Napoléon III

Sans date

Il fait chaud. Voici plus d'une heure que je marche. J'ai suivi la pente de la Nouvelle Orléans, non pas la pente de son terrain – il est uniformément plat – mais la pente de ses maisons. Des gratte-ciels aux quartiers nègres, ces toits de plus en plus bas. La Nouvelle Orléans décline vers les marais qui l'entourent. Et déjà, auprès des arbres que les pendantes mousses grises endeuillent, ce ne sont que de petites maisons d'un étage, à peu près pareilles les unes aux autres, avec leur uniforme loggia où se balance attachée par deux chaînes, une escarpolette pour la sieste.

« Que fait-elle d'habiter là ? » me dis-je. J'ai connu à Paris une charmante néo-Orléanaise, Mis Élisabeth Parker. Toute blonde, toute mince, longue et flexible comme une tige et je la cherche. Me voici en plein quartier nègre. De luisantes matrones enturbannées rêvent au seuil de leur maison. Des négrillons ont monté un jazz avec des boîtes de fer blanc. Ils en jouent à vous assourdir. D'autres gamins dansent à leur musique un endiablé Charleston. Jetterais-je quelques sous. Ils redoublent le tintamarre.

J'ai sonné. C'est bien l'adresse telle que je l'ai relevée dans l'annuaire du téléphone. On m'ouvre : « Miss Élisabeth Parker ? » - « C'est moi », me répond une petite négresse bossue. Je n'ai pas compris. Répète : « Miss Élisabeth Parker, je vous prie » - « Mais, c'est moi ». Je ne comprends plus. J'en perds mon anglais : « Entrez donc ma mère parle français ».

Tout éberlué, j'entre quand même dans un minuscule salon où trône en agrandissement photographique les plus beaux noirs de la terre. « O Monsieur, que je suis heureuse d'accueillir chez moi un Français ». Et devant moi se lève une vieille dame, aux jupes relevées en panier qui me fait une révérence. « Asseyez-vous, je vous en prie ». c'est une reine qui m'y invite. Et tout prend un caractère d'irréalité. Cette vieille dame à la peau noire, au visage creusé – elle ressemble à la Momie de Ramsès – et qui me reçut avec cette grâce et cette qualité archaïque de politesse d'une Marie-Antoinette accueillant Fersen. Le contraste de ce visage, poignets ornés en guise de bracelets de petites ficelles, avec la préciosité du maintien est presque intolérable.

Mais la vieille dame parle. Elle me pose des questions comme si ma visite chez elle était toute naturelle. « Votre famille voyage-t-elle avec vous ? » - « Vous êtes de Paris, oh, que j'aimerais aller à Paris. Autrefois mes maîtres s'y rendaient chaque hiver. Ils en rapportaient de si belles choses. »

Et dans le salon minuscule, sous l'œil des nègres en chapeau haut de forme, impassibles dans leur cadre, elle évoque un Paris qu'elle n'a jamais vu, - un Paris de crinolines, de soupers chez l'Empereur, de cavaliers – et qu'elle croit toujours vivant. Non, quoique je lui dise, on ne voit pas d'autos à Paris, des Fords, des Packards ? Non, cela trahit sa vision, ne cadre pas avec une image toute sa vie caressée, tendrement caressée.

« Revenez me voir, vous m'avez fait tant plaisir en me parlant de Paris ». C'est elle qui en a parlé. Elle ne m'a pas écouté ni compris. Une dernière fois, elle s'abîme en une révérence venue tout droit de Versailles.

I am just a vagabond lover

Chante un jeune nègre en jouant des claquettes devant la porte. Le petit-fils de mon étrange marquise noire.

J'ai trouvé un job. « Ah ! oui ! Jimmy a un bon job. » « Entrez dans les chemins de fer, vous y trouverez de bons jobs. » L'Amérique vit dans l'obsession du job. Ici on ne cherche pas une situation qui, outre la sécurité qu'elle Vous assure, Vous classe socialement. On n'entreprend pas une carrière... Non... On trouve un job. Un job c'est une tâche dont la durée importe en somme assez peu, et qui se mesure en dollars à la semaine (tout le monde compte à la semaine, aux États-Unis. On vit à courte échéance). Un job c'est vendre des journaux, être ministre, mécanicien, vedette de cinéma ou encore cirer les chaussures. L'Amérique a connu la disparition du job. Ce fut cela malgré tout pour « l'homme de la rue », la grande crise de 1930 : il n'y avait plus de jobs. Est-ce l'inquiétude affreuse alors ressentie qui donne à la recherche du job son caractère frénétique ? Tout le monde court après le job : le collégien qui vend des magazines pour se payer des vacances, la femme de bonne condition qui en cherche un deux heures par jour afin de s'offrir des renards, le vieillard qui ne peut plus être que liftier, tout le monde...

Peu importe la nature du travail offert. On entrera aussi bien chez un épicier que chez un banquier. L'Américain est instable : il a toujours vécu dans dix villes et exercé une quinzaine de métiers. Au reste, le mécanisme social est à la fois si simple et si décomposé que chacun peut exercer n'importe quelle profession. Il suffit chaque fois de quelques gestes à apprendre. Être un engrenage ici au lieu de là, au fond, qu'importe ...

Et puis chacun de ces jobs peut mener à la fortune. Avoir vendu des ice-creams ou des journaux, ce n'est jamais une tare. On accède à la fortune par cette voie aussi bien que par une autre. Un peu d'optimisme, mon petit gars, tu seras peut-être milliardaire...

Mais à Hollywood la hantise du job atteint son paroxysme. Moins violent est le tourbillon qui dans l'enfer de Dante emporte les luxurieux. Hollywood n'a plus de loisirs, ni pour la vertu, ni pour le vice. Combien sont-ils à guetter le petit bout de rôle qui les mènera vers la fortune ? On murmure des chiffres fabuleux. Un tel gagne cinq cent mille dollars par an, un tel un million. Et le jardinier suit les cours du soir pour être acteur. Et le chauffeur de taxi était figurant l'année dernière (sept dollars par jour) : il ne rêve que l'être à nouveau. La ville entière est fascinée par un mirage d'or et de célébrité. Los Angeles, agglomérat de maisons basses et sans style, de sable et de palmiers, mais que tyrannisent, fascinent, les studios.

Prélude à l'enfer, vraiment. Ici tout est faux. Les habitations sont aussi factices que les décors (ne m'est-il pas arrivé de les confondre?). La religion du cinéma, comme elle a ses lévites et ses diacres obscurs, a ses pontifes. Ne sont-ils pas les plus obsédés ? Vedettes levées dès cinq heures pour le maquillage, l'habillage, et qui, harassées, n'auront pour déjeuner qu'une courte pause, pour reprendre un après-midi de répétitions. Car à Hollywood on répète sans cesse. C'est l'affreux de ce travail. Tout y est fragmenté, brisé. On reprend dix-huit fois la même minute de film. On ne sait même pas à quoi elle se raccorde. On tourne, et c'est la ronde infernale.

J'ai assisté à la liturgie tragique de Hollywood. Dans un immense hangar, il règne une chaleur de soute. Les sunlights blessent les yeux. Et toute une foule d'acteurs et de figurants répète inlassablement le même geste. Attention : on tourne. La foule s'anime, factice. Cette animation se fige brusquement. On recommence. L'orchestre reprend les trois mêmes mesures, plus irritantes dans leur répétition que le boléro de Ravel. La vedette pose et laisse alternativement son sourire.

J'ai fui. Mais tout n'est-il pas faux aussi dans le paysage de Los Angeles ? Il ne nous accordera aucun repos. Un soleil aussi dévorant que les sunlights mange la basse montagne. Les gazons, artificiels eux aussi, se fanent. Les fleurs retombent.

Et j'ai vu à Hollywood le plus triste spectacle : une enfance qu'on a volée. Elle est charmante cette vedette de quatorze ans, avec sa petite jupe de soie rouge et son corsage blanc. On la voudrait à bicyclette dans une de nos rues, allant au collège, sa jupe envolée par-dessus sa selle. Mais non... Elle tourne, elle aussi. Éternellement elle répète la même phrase. Elle n'a plus d'âge. Elle n'est qu'une petite bête tragique immolée pour donner aux hommes une minute d'émotion. Elle tourne...

Paysages

Ce matin frais, la mouette, l'oiseau sacré de l'Utah, vole par troupes éperdues sur la ville verte et claire. Salt Lake City, dans son cirque de montagnes, a tout le charme des oasis.

Salt Lake City, ville des Mormons. Ces pionniers étaient à l'image des déserts qui l'entourent, âpres et silencieux. Leur temple aux six clochers est une anomalie dans sa grâce. Ils sont la Genèse, elle est le Cantique des Cantiques. C'est la seule page de la Bible qu'on ait envie de lire à l'ombre de ses avenues.

Mais du Capitole prétentieux, on voit le Grand Lac Salé. Nous ouvrons le livre de Job. Terres nues, terres tristes. Le désert salé, avec ses buissons bas, d'un gris bleu, ses croûtes de sel étincelantes, et le lac où le soleil crée des mirages. Je pense aux vers de Machado : « Terres pauvres, terres nues, si pauvres qu'elles ont une âme ». Ce paysage a rejeté l'homme. Il l'a exclu. Il n'a même pas, comme la mer morte, une histoire ou une légende. Simplement un morceau du monde, avant l'homme, au tout début de la vie. La planète avant les fleurs, avant les oiseaux, quand se dégageaient lentement de la pierre les pauvres lichens...

Paysages d'avant l'homme, c'est la grandeur et la beauté de l'Amérique, c'est aussi son caractère tragique. Les pionniers n'ont fait que poser leur tente, et ces grandes villes aux perpétuels changements sont éphémères comme des camps. Elles s'élèvent où le caprice des hommes les a dressées, elles ne répondent pas aux nécessités d'une terre. Nos vieilles villes d'Europe créent avec les collines ou les plaines qui les entourent un paysage. Elles émanent de ces collines et de ces plaines. On doute si ce n'est pas elles qui ont modelé leur site. Mais que dans le triste Middle West s'agglomère soudain Chicago, que Denver brûle ou gèle au pieds des Rocheuses, que même San Francisco jette au-dessus de sa baie dorée les plus grands ponts du monde, je n'y sens aucun déterminisme géographique, sinon celui qu'impose d'une façon bien transitoire le commerce.

Une exception pourtant : la Nouvelle-Orléans, dans son delta étouffant, serrée entre la canne à sucre et le coton et aussi ces marais où, le soir, les alligators poussent leur cri monotone, épouse les bras du Mississipi. Bien plus que le Cabildo et le vieux Carré (si peu européen), cet accord donne à la ville un caractère d'Europe. Et puis New-York, cette réussite d'une nouvelle esthétique, où l'Amérique s'est enfin créé un style.

Car ces villes nées au hasard n'ont pas de style. Le style d'une ville, n'est-ce pas l'accord de son architecture et de son paysage ? Ici chacun a bâti sa maison selon son caprice ou son goût, comme dans nos banlieues. Les villes d'Amérique sont un immense Vésinet.

Je cherche à déceler des dominantes dans un continent si profondément divers. Il a du moins cette unité que nulle part il n'évoque de réminiscences littéraires. Ces terres sont vraiment « les pays déserts et privés de légende ». Pour décrire les Montagnes Rocheuses, leurs bois de sapins clairsemés, le Cañion pourpre du Colorado, je n'ai pas le secours de voies déjà entendues.

Est-ce une noblesse de ces paysages ? Aux chutes du Potomak, qui roulent dans leur tumulte un océan de silence, la grande voix de Chateaubriand m'a troublé. Mais personne n'avait dit la beauté des plaines du Far-West dans leur exaltante solitude.

Et Washington... Un parc où s'engloutissent sous les arbres monuments et maisons. Washington est dans les arbres comme Venise dans la mer : une Venise de frondaisons.

Il faut toujours se défier d'affirmer dans un pays qui est un monde. Je vous disais qu'aux États-Unis il n'était pas d'accord entre l'homme et le paysage. Mais nous voici en Virginie : délicieux accords au contraire de ces campagnes que l'on croirait européennes, avec les maisons coloniales, blanches et vertes.

Chicago

Chicago... Voici dix ou quinze ans est venu un petit bourgeois. Je l'imagine en veston noir et pantalon rayé. Comme il fait chaud, il porte peut-être un panama. Sûrement, en tout cas, son nez est pincé d'un bésicles d'or. Il a jeté sur la grande cité noire un regard de myope, mais un passant pressé l'ayant bousculé un peu fort, bien vite il s'est enfui. Ah ! S'il n'avait fait que fuir... Mais comme ce petit bourgeois était écrivain, et même, à ce qu'on prétend, un grand écrivain, il a aussi commis un livre.

Pourquoi pensé-je à ce petit bourgeois ce matin ? Je longe le lac Michigan. Derrière un parc, c'est la frise des buildings tout bleus, d'un bleu aussi dur que le lac.

Mais si j'entre dans la ville, un rythme me prend, non pas le rythme saccadé de New-York, le rythme frémissant de Paris. C'est un rythme grave et presque lent. Le flot des autos roule sans violence, le passant a le pas pesant. Le cœur de l'Amérique bat lentement. Mais qu'exprime-t-il ce rythme ? La force.

Rues noires, gorges aux flancs des sky skippers, abruptes défilés d'ombre. Chicago a la lourdeur du géant. Ville grave, épaisse, belle pourtant, d'une beauté sans fard, beauté d'un manœuvre soulevant l'écrasant fardeau. Beauté d'un travail sans fièvre et sûr de soi, étroitement réglé. Force surtout, vertu de force.

Quand on monte sur le vertigineux building, partout la ville et le lac : deux océans. Un flot de fumée voile l'horizon, qui monte presque jusqu'à nous. Et de toute part, c'est le travail, le travail comme une marée battante, flux et reflux, ressac, palpitation de cette étendue vivante.

Les rues charrient le travail comme les veines le sang. Elles portent le travail dans tout ce corps grand étendu. N'a-t-il pas perçu, ce petit bourgeois, dans les abattoirs, le rythme lent du travail ? Mais non, j'oubliais, il a fui...

Mais ce petit bourgeois qui a fui Chicago n'a pas connu sa merveilleuse oasis. Cette ville noire et laborieuse cache sous ses gratte-ciels un des plus beaux musées du monde ! Ah ! Ceux qui accusent l'Amérique de matérialisme, qu'ils mettent dans la balance ses musées. Ils sont beaux, riches en œuvres, la présentation est simple et d'un goût sûr. Et qu'ils mettent aussi dans la balance ces étudiants que j'y ai vus, ces jeunes filles. Je voudrais bien que, dans notre Louvre, on sache aussi bien s'arrêter devant la toile qui le mérite.

À Chicago, d'ailleurs, dans la collection Chester Dale, toutes les toiles le méritent. Ce Van Gogh, le plus beau du monde, ces Picasso... Mais je ne suis pas ici pour commenter le catalogue. Après tout, passez l'Océan. La collection Chester Dale est assez pour votre récompense.

Cela, le petit bourgeois ne l'a pas vu, il n'est pas allé dans ces collèges entendre ces orchestres d'adolescents, qui ne seraient pas déplacés chaque dimanche à la salle Gaveau. Il n'a pas assisté à une classe de culture musicale dans une école de jeunes garçons...

Scène de la vie future : un orchestre d'enfants joue une symphonie de Mozart.

Alcool

Mes amis m'ont arraché à la baie de San Francisco, autour de laquelle s'allument des constellations plus denses et scintillantes que les étoiles du ciel. Avec eux je pénètre dans un club assez connu, paraît-il. Les salons genre anglais sont déserts, mais le bar est assailli : on boit.

On boit sans bruit. Je n'entends pas fuser de rires. Cette masse d'hommes et de femmes est presque silencieuse. Par instants, quelqu'un se détache du groupe, s'acharne sur une loterie automatique. Nous en avons de pareilles dans nos cafés. Mais il le fait avec une obsession morne qu'on ne voit pas chez nous. Une nouvelle forme d'onanisme, croirait-on. Puis il retourne boire.

Quelle évasion intérieure procure à ces hommes et à ces femmes l'alcool ? Leur joie n'explose pas en chansons, en rires... Si pourtant... Une journaliste esquisse une danse polynésienne. Alors on se groupe autour d'elle. Sur ces visages passe un rictus de désir, l'affreux sourire d'une morose délectation...

Non, j'aime mieux l'alcool des marins dans Marckett Street, qui, saouls de bière, vomissent à chaque carrefour. Eux au moins, ils chantent et crient. Ils zigzaguent d'une boutique à l'autre, s'appuyant à un réverbère ou à une devanture. Ils sont saouls, comme tous les marins du monde un soir de bordée.

Quelle évasion cherche dans l'alcool ce peuple heureux ? Une trop grande perfection matérielle engendre l'ennui. La socialisation extrême aussi. Les États-Unis sont une mécanique trop bien montée, pour que l'homme ne se sente pas, au moins certaines heures, le désir de s'en abstraire. Il ne peut déroger à la règle, il fausserait tout. Alors il s'y dérobe en quelque sorte intérieurement. Son corps présent, obéissant au rythme social, l'âme s'évade.

Le barman vers inlassable des wiskyes. La journaliste a cessé sa danse... Tout est replongé dans le même silence opaque... On boit.

Et l'amour...

L'Amérique comporte deux énigmes : sa vie religieuse, sa vie sexuelle. Ce sont, je crois, ces énigmes qui nous la rendent si profondément imperméable. Nous sommes incapables de comprendre les manifestations les plus caractéristiques de sa sensibilité.

Il manque une psychanalyse de l'Amérique. On en écrit la psychologie. Mais sa sensualité, personne ne s'est penché pour nous sur son mystère. Moi-même, je suis passé trop vite. J'en ai vu des manifestations. Je ne parviens pas à les raccorder.

Les États-Unis me sont apparus comme écartelés entre le puritanisme et le dévergondage. Un immense refoulement pèse sur ce peuple. Ces femmes, il me semblait parfois que toutes me tendaient leurs lèvres. Les conversations que dans les soirées chaudes de Calveston, de Pensacola, de San Francisco, j'entretenais avec elles comportaient toujours une légère équivoque. Flirt ? Même pas. Je ne sais quel trouble. L'impression que la main pèse un peu trop sur le bras. Le rire fuse un peu trop vif. La voix se brise soudain sans que la phrase s'achève.

Elles étaient belles et tentantes pour un homme jeune et j'en sais que cette invite sourde enhardissait. Je ne crois pas pourtant qu'ils aient satisfait le désir que les soirs moites avaient fait naître.

Et pourtant on me dit que l'Américaine se livre facilement. Peut-être... Je n'en sais rien. Je me rappelle la confiance d'un ami : « L'Américaine n'est pas dévergondée. Son abandon vient de sa froideur. Si elle se donne facilement, c'est qu'elle n'éprouve aucune

vraie volupté. La femme est pudique dans la mesure même de son tempérament. Elle ne dissimule, d'instinct tout au moins, les choses de l'amour que lorsqu'elle y prend un plaisir. »

Belle, tentante et froide, et tentée, ainsi j'imagine l'Américaine. Froide peut-être d'appartenir à des hommes plus friands de sports que d'amour. Ici l'homme prend sportivement son plaisir d'une minute...

Et c'est l'attrait pour elle de l'Européen, qui pare sa sensualité d'un jeu habile. À défaut de goût pour la volupté, avec lui elle s'amuse de ce jeu.

Hypothèses, tout cela. J'essaie de m'expliquer des confidences contradictoires. Pour moi, je ne puis donner qu'un seul témoignage. J'ai vu aux États-Unis beaucoup de petites femmes braves et chastes. Mères et ménagères, elles n'avaient de temps ni de goût pour ce jeu frivole..

Et des Américains, je puis témoigner ceci. Ils sont en général d'excellents maris, fidèles et dévoués, probes jusque dans leur amour. Les tâches de la maison, dans ce pays sans domestiques, les occupent autant qu'elles absorbent leur femme. Rentrant chez eux, ils quittent le veston pour la robe de chambre en coton clair, lavable comme une blouse, et se livrent aux soins du ménage. Je me rappelle cette réclame pour une nouvelle forme de couches : « Même papa peut changer bébé ». L'image, montrant un père changeant son petit, ne paraissait ridicule à personne.

Il reste pourtant l'immense refoulement de ce peuple, l'appareil compliqué, bizarre, dangereux même, de ses lois contre l'adultère. Les vieilles filles, dont le rôle est si grand, traquent en les soulignant, peut-être même en les provoquant, les formes illégales de l'amour. Dans chaque hôtel une police veille pour qu'aucune femme n'entre dans votre chambre. On refoule l'adultère vers le square et l'auto. On ne le supprime pas ainsi.

Et puis à côté, cette impudeur presque provocante. Les « drog stores » arborent des vitrines de préservatifs. Les librairies multiplient les encyclopédies sexuelles...

Refoulement, mais non hypocrisie, cynisme plutôt. Je sais de pures jeunes filles qui, par vantardise, cachent ostensiblement dans leur sac à main une boîte de préservatifs. On se met facilement du côté de l'amour traqué. Après tout, dans une telle contrainte, peut-être apparaît-il un sport dangereux, et les Américains aiment ces sports.

Ajoutez aussi une vulnérabilité extrême à toutes les excitations. Les Américains n'échappent jamais complètement à leur crise de puberté. Elle se prolonge toute leur vie. Je me rappelle aux « burlesques » ou dans les « script teas » ces regards fixes, ces bouches serrées pour le spectacle pauvre de femmes se déshabillant... Un gamin de quinze ans égaré au Concert Mayol.

Et le divorce ? Je sais, les Américains ont canalisé et légalisé l'adultère. On divorce et voilà tout. En France, le divorce nous choque plus que l'adultère, l'Américain l'adultère plus que le divorce. À ce propos, Francis de Croisset a un bien joli mot : « Il existe entre les Anglo-Saxons et nous un divorce pour incompatibilité d'humeur ».

Le divorce est évidemment beaucoup plus fréquent aux États-Unis que chez nous. Mais ici encore je ne puis donner qu'un seul témoignage : j'ai vu surtout des époux fidèles et de vieux ménages bien assis. Jamais un jour la facilité de se séparer ne les avait tentés.

Retour en Amérique

La vie intellectuelle mai 1946

L'Amérique se découvre une âme

Je reviens aux États-Unis. Cette fois-ci, je les aborderai comme subrepticement, par la frontière canadienne. Après les côtes – on les croirait bretonnes – de Halifax et sa petite ville transposée directement d'Angleterre, après un jour de train dans les forêts de bouleaux coupés de lacs, j'entrerai de nuit. Demain je serai brusquement au cœur de l'Amérique, dans Chicago massif et lent.

La guerre a passé sur les États-Unis que je connaissais. Je me les rappelle la première fois que j'y vins, en 1929. L'apogée de la prospérité. Tout semblait possible et même promis. Un peuple entier faisait fortune. Le bonheur et l'optimisme étaient outrageants comme une barbarie. Oui, Gide a raison, ce peuple n'avait pas encore une âme. Souffrance, pêché, il récusait ces failles à l'optimisme. Il était ivre de ses villes soudain jaillies, de ses puits de pétrole qu'il croyait intarissables, du réseau de ses banques, de ses comptoirs. Il ne méprisait pas le reste du monde, il l'ignorait. Quand tonne le jazz, on n'entend pas un andante de Mozart. Ce peuple s'obnubilait lui-même.

Et puis la crise est venue, cruelle. Déception de ces millions d'hommes soudain misérables. Désespoir même. Lente remontée, à grands coups de reins, pour tomber ensuite dans la guerre. Ces expériences tragiques ont marqué ce peuple. Je le retrouverai très différent.

Comment dirai-je cette impression ? Les États-Unis se sont civilisés. Partout, en tout, je distingue un affinement. Je ne parle pas des constructions gigantesques, des barrages de TVA. Ces œuvres, en 1929, l'Amérique en était capable. Mais il s'est fait dans le beau fruit une meurtrissure et elle est exquise. La première ride sur un visage aimé en souligne la beauté.

L'Amérique n'est plus l'adolescent insupportable de sûreté. Elle a tremblé. Elle a souffert.

Voilà pourquoi d'un amour nouveau j'ai aimé ce grand pays pittoresque... Oui, pittoresque d'être si différent de nous, avec ses villes géométriques, ses banlieues fleuries, ses longues steppes désertiques. Pittoresque exaltant de la force. Mon train croise un embranchement, déjà une ferme s'y élève, demain une petite usine, après-demain une ville. Ceci m'exalte, cette virtualité toujours en accomplissement. Je m'enivre de cette puissance créatrice.

Ce n'est pas que je préfère l'Amérique à notre vieille Europe. De celle-ci vient encore la lumière. Je lui sais des possibilités de renouvellement. Toujours elle embellira son œuvre d'une finesse qui manque ici. Aux États-Unis, dans ce pays que j'aime profondément, la vie me serait insupportable. Mais le nier serait d'un amour-propre bête : ce pays peut nous donner des leçons. Pour reconstruire notre vieux continent nous y trouverons de fructueux exemples.

Et puis dire ce que sont les grands garçons blonds qu'on voit un peu partout chez nous... Donner quelques aspects de cette Amérique en ce moment même où de ses premières blessures naît son âme.

Ce continent est sans parfums...

Ce continent est sans parfums. Sans doute éprouvai-je de cette absence d'odeurs mon plus grand étonnement aux États-Unis. Ces fleurs qui, en Californie, déferlent des jardins sur les maisons, ces campagnes – l'étendue pathétique du Far West, la Floride basse sur les eaux comme les îles du Pacifique dans les romans de Loti, - ne sentent rien. La moindre effluve, dans sa rareté, provoque une émotion : je me rappelle, après une pluie

d'été, à Washington, enivrante, la senteur de la terre humide. Mais si rare cette effluve... Ici, on ne souffre même pas d'une odeur mauvaise. Il n'en est pas.

Je pense à notre vieille Europe. On pourrait écrire une géographie de ses parfums. Les pentes de Grasse, un soir, embaumaient le narcisse. Les routes sentent le silex et la ronce. Plus intime encore, une odeur de lait dans un sous-sol, et toute mon enfance ressuscite. Chacun de mes âges est marqué de la découverte d'une odeur (oh ! à quinze ans, ce lilas double sous ma fenêtre au printemps. J'en délirais !). En Amérique, l'air, lourd ou léger, est sans saveur, et même la mer n'a pas cette odeur d'embrun et de sel qu'elle a chez nous, stimulante jusqu'à l'ivresse.

Les morts vont vite

La mort ? Elle n'a pas de place ici. Un homme disparaît, une pierre tombe dans le lac. La surface immédiatement s'est reformée. Bien vite, les quelques rides qui demeurent encore s'effacent...

Cimetière des États-Unis... J'excepte le cimetière de la Nouvelle-Orléans, avec ses tombes aériennes (le sol est trop humide pour qu'on enterre les morts), mais tous les autres, quel abandon ! Dans le Sud, un abandon pittoresque, désordonné. Je me rappelle un cimetière à Pensacola, en Floride, avec, à chaque concession, des grilles rouillées que nul ne songeait à repeindre, et parfois, sur la tombe même, une table et des chaises de jardin. Mais cet abandon a encore quelque chose d'européen, de latin. Vers le Nord, c'est un abandon froid. Pas une fleur, pas une broussaille (ah ! ces rosiers dégénérés qui donnent un tel charme aux cimetières de chez nous !). Ce n'est même plus l'abandon, c'est l'absence. Une stèle petite comme une étiquette – juste assez pour que chacun reconnaisse l'emplacement de sa famille, et l'unique gazon que seuls foulent parfois, dans leurs jeux, les enfants.

Comment s'appesantirait-il sur les morts, ce peuple si passionnément vivant ? Les morts, c'est un passé, et l'Amérique, de toutes ses forces, essaie de n'en pas avoir. Elle répugne à l'Histoire pour elle-même comme pour chacun de ses habitants. Qu'on meure en Europe, voici les bandelettes des embaumeurs. On essaie de recueillir le souvenir d'un geste, le son d'une voix. Ici, on oublie très vite. Avec leurs milliers de morts accumulés par leur double guerre, les États-Unis sont tout entiers tournés vers la vie. Un petit drapeau à cette fenêtre, la photographie du disparu. C'est tout. On n'en parle plus.

Je suis arrivé aux États-Unis quatre jours après la mort de Roosevelt. Personne n'y songeait plus. Le roi est mort, vive le roi. On donne sa chance au président Truman. Roosevelt a commis la seule erreur grave de sa carrière : il est entré dans l'Histoire. Il ne vit plus. Il ne devient plus. Alors, vraiment, pourquoi en parlerait-on ?

Racisme

Dimanche matin. On sort de l'office. Ces messieurs et dames « coloured » ont revêtus leurs beaux habits. Monsieur porte un complet à manches à gigot, rose tendre. Madame est vêtue de vert pomme. Et monsieur, la canne à la main, fume un gros cigare.

Je plains le nègre américain. D'abord, il est laid. On en voit de toutes sortes, de grands, de gros, de petits : ils sont toujours laids. Nous n'avons pas ici le noir élancé des Antilles, beau comme une plante. Un brassage de toutes les peuplades d'Afrique, l'inadaptation au climat, des conditions de vie misérable ont fait du nègre américain l'homme le plus laid du monde.

Est-ce la clef de l'énigme, le secret de la réprobation qui l'entoure ? Que de légendes courent ici sur lui ! On vous le peindra en traits affreux. Pourtant, il est bon, il est serviable, il est doux. Qu'on lui témoigne un peu d'égards, il vous aura une reconnaissance

d'enfant. Mais nous touchons à la plaie la plus connue et sans doute la plus vile des États-Unis. Après tant d'autres, je ne dénoncerai pas l'existence misérable du noir américain, ni les brimades qu'il endure. Je citerai seulement un fait. Une grève générale éclata voici deux ans à Philadelphie. Ni l'intervention des chefs syndicaux, ni l'autorité du président Roosevelt ne parvinrent à la briser. Vous en connaissez le motif. Deux nègres avaient été admis à se présenter au concours pour être conducteur de tramway.

Je vous toucherai un mot de la vie sexuelle aux États-Unis et de son mystère. Je me rappelle ce que me dit une jeune femme sur le bateau qui me ramenait en France : « La réprobation des nègres est un refoulement. Elle a sa racine dans l'attrait terrible que la blanche éprouve secrètement pour le noir ». Je n'en sais rien. Je vous livre cette explication à défaut d'une autre.

Curieux, d'ailleurs, comme en ce mélange de toutes les races, - les États-Unis -, s'est ancré profond le préjugé racial. Nulle part, l'antisémitisme n'est aussi virulent qu'ici. On refoule le juif sur le grand ghetto de New-York. On le confine dans le commerce, exactement comme, chez nous, au moyen âge. Peu à peu, les carrières se ferment à lui, et d'abord la Banque, ce qui est significatif. Il existe un quota secret dans les universités. On n'y accepte pas plus de dix pour cent de juifs, à ce qu'on m'a dit. Et les hôtels « restricted », et les plages « restricted » ? On interdit aux juifs d'y paraître.

Si vous questionnez un Américain sur ces mesures, il les niera. Si vous questionnez un israélite il vous dira : « Cela nous est égal, c'est d'ordre purement mondain. » En sont-ils bien sûrs ? Si vous vous intéressez à la politique, je vous conseille de suivre cette question. Son importance sera grande dans la prochaine conjoncture.

Recette

Pour vivre heureux, aux États-Unis, il existe une recette : se plier à la règle.

Appliquer cette recette est plus difficile qu'on ne croit, pour un Français surtout. Je me rappelle une de mes bévues. Dans un train spécial, à demi vide, où personne ne devait monter en cours de route, un de mes voisins me déplaisant, j'ai prétendu changer de couchette. Quatre heures il me fallut parlementer. Le chef de train excédé, finit par y consentir, en me faisant toutefois comprendre que j'étais un insupportable Français, quelque chose comme un demi-fou.

Et cet autre exemple : un de mes amis détestait les hors-d'œuvre. Il voulut ne pas s'en faire servir, alors que le menu en comportait. Il ne demandait rien à la place. Simplement il ne désirait pas de hors-d'œuvre. Après une demi-heure d'explications, le garçon finit par lui dire : « Prenez-les toujours, vos amis se les partageront. » Tout, plutôt que changer l'ordre prévu du repas.

Aux États-Unis, le mécanisme social est à la fois si simple et si précis qu'il ne supporte aucune exception. Il repose entièrement sur ce que nul ne prétend déroger à la règle. Une certaine incapacité d'improviser a fait de ce pays le plus socialisé du monde. Ce ne sont pas les lois qui le socialisent, ni le régime de la propriété, mais un comportement si général qu'il en prend une force morale. Quiconque y fait exception est un être douteux. On se méfiera de lui, on le soupçonnera, on le délaissera. Aucun appareil légal ne sanctionne cette pression de la société. Elle est trop forte pour y recourir.

Rappelez-vous, amis français, en débarquant aux États-Unis : ne prétendez jamais faire exception, obéissez à la règle, conformez-vous.

Jeunesse

J'aime ces campagnes virginienne avec leurs vallonnements et leurs arbres si beaux. J'aime leurs maisons blanches à volets verts. Des haies, des chemins sinueux donnent au paysage une allure presque française.

La maison de mes amis est en pierre. C'est une anomalie. Elle en est célèbre dans la région. Sur la pelouse traîne la tondeuse à gazon, instrument de torture pour la jeunesse américaine. « Jim, il faut tondre la pelouse ». On entend souvent cette phrase ici. Tondre la pelouse, la seule sujétion de cette jeunesse si libre !

L'Amérique est le pays de la jeunesse. Les adolescents, les enfants presque, y sont mêlés à la vie plus tôt qu'ailleurs. Le mécanisme social est si simple qu'il est d'emblée à leur portée. Sans doute est-ce pourquoi les enfants américains donnent une telle impression de maturité. Ils peuvent très tôt assumer des responsabilités d'hommes. Cette maturité est moins leur fait qu'elle ne découle de la jeunesse même du pays. Ils en ont l'âge.

Aussi, plus tôt qu'en Europe, les enfants imitent les adultes. À dix ans, ils ont un petit job ; à dix ans, ils se promènent avec leur « girl friend ». Dans la maison de pierre, j'entends une conversation téléphonique. Gérald, le fils de mes hôtes – il a justement dix ans – parle avec sa petite amie : « Alors, tu pars pour trois semaines ? Surtout, tu n'iras pas avec d'autres garçons pendant ce temps-là... C'est bien vrai... tu le promets... Oh ! si tu me le paries un dollar, je te crois... Je suis tranquille. » Le pari, ici, se mêle même aux choses de l'amour, à ce que j'entends.

Jeunesse de l'Amérique. Un paradis de la jeunesse.

L'Américaine active

Vraiment, elle appartient à une espèce inconnue chez nous. Non, pas même la dame d'œuvre lui ressemble. La dame d'œuvre a je ne sais quelle onction, des manières de fausse religieuse. Ici, rien de tel. L'Américaine active est un peu brusque, rapide. Dans ce royaume de la lenteur, je n'ai vu qu'elle à s'affairer.

C'est à dîner chez des amis que je l'ai rencontrée. À dîner ? Pas exactement. Dans une de ces très simples réceptions du soir (la simplicité est la marque de la vie sociale américaine) où chacun se sert d'un plat chaud posé sur un buffet, accompagné d'un seul dessert.

Je m'en souviens. L'appartement de nos amis donnait sur la baie de San Francisco. Le soir tombait, et tandis que la mer, les collines, le ciel se fondaient dans le même bleu translucide, s'allumaient, scintillantes, des myriades de lumières. On eût voulu se taire et goûter ce paysage si beau. Mais non. *Elle* s'obstinait à me parler.

Elle était intelligente, terriblement intelligente. Elle était cultivée, terriblement cultivée. Elle parlait de l'Europe et de la France, à ravir. Elle avait vécu près de Saint-Germain-des-Prés et s'enchantait au souvenir des Deux Magots. Et puis, elle nourrissait des projets, tant de projets. On ferait adopter l'Université de Caen par l'Université de Berkeley, on créerait un Centre agricole à Nevers et des haras je ne sais où... Mais quel soir viendrais-je dîner chez elle ? Il fallait que je connaisse Mrs X... député au Parlement de je ne sais quel État.

Je comprends maintenant son rôle dans la vie publique américaine et sa terrible dictature. Elle seule est vraiment dynamique. On la trouve insupportable, on gémit sous ses lois de prohibition. Elle impose aux États-Unis leur effroyable refoulement. Ce peuple sensuel et voluptueux – d'une brusque volupté primitive – elle l'enchaîne. Que peut-il contre la volonté agissante de ces millions de femmes ? De toute leur valeur, elle le domine.

Insupportables sans doute, elles sont le levain dans la pâte. Seules, elles *veulent* vraiment : elles règnent.

Calmes petites villes

Petites villes d'Amérique... Je voudrais en dire le charme. On parle toujours de New-York et de Chicago. La connaît-on, cette petite ville, avec ses maisons, non pas massées, mais dispersées autour des trois ou quatre églises (il en faut bien une pour chacune des principales confessions) ? Je la vois, avec ses deux ou trois avenues bordées d'arbres, les habitations disparates et coquettes, et devant chaque porte le cylindre métallique où tous les matins on glisse le journal. Peu de passants. Ici sèche une lessive. Le camion du laitier brinqueballe ses pots sur le chemin inégal. Dans les deux ou trois « Drug stores », on vend des glaces savoureuses. M^{me} Smith vient d'en acheter deux livres pour le dîner – car ici on n'a pas de frigidaire. Elle rencontre M^{me} Brown. De quoi parlent-elles ces dames ? Je n'ai pas besoin d'être sorcier : elles parlent du sacristain épiscopalien qui scandalise, à boire, toute la paroisse, ou peut-être du prix de plus en plus élevé qu'exigent les femmes de ménage.

Ici, la vie est calme et tranquille, et lente. Le docteur revient d'un accouchement. Le notaire ouvre la fenêtre de son étude...

Calme petite ville, garçons et filles se tiennent sagement par la main. On ne divorce pas. On a peu d'argent et on ne se soucie pas des gangsters. Certes, parfois s'agite la petite ville, quand on dispute avec la bourgade voisine une coupe de base-ball. Mais demain le calme laborieux reprend. Le laitier passe, suivi du distributeur de journaux. Le train de 7 heures 30 agite sa cloche au long de la grande rue, qui, bien entendu, s'appelle Main Street, et pas autrement. Le fruitier étage à sa devanture des pyramides d'agrumes. M^{me} Smith rencontre M^{me} Brown. L'école ouvre sa porte et des enfants courent dans la rue.

Ici, on est républicain et isolationniste. Et comment ne serait-on pas isolationniste ? On est si loin de toutes ces choses compliquées, les frontières, le pétrole, les détroits... Mais la politique ne trouble aucun esprit. Quand viendra l'élection présidentielle, pendant quinze jours les huit cents démocrates discuteront ferme avec les trois mille républicains. Après l'élection, on oubliera ces querelles, et chacun donnera sa chance au président. Pour quatre ans, on délaissera la politique.

Calmes petites villes dont on ne parle jamais... la véritable Amérique.

Broadway Melody

New-York est un paradoxe. Quand, en Europe, nous pensons à l'Amérique, nous évoquons New-York et ses gratte-ciel, la trépidation de la ville la plus grande du monde, un peuple de businessmen armés chacun d'un téléphone. Cette image de New-York n'est pas fautive, mais qu'elle diffère de l'Amérique !

New-York n'est pas américain. J'en fus d'autant plus frappé que, des grandes villes des États-Unis, c'est la dernière que j'ai connue. L'Amérique est lente et sage comme une Suisse un peu vulgaire. Nul ne s'y presse, nul ne s'émeut. Ah ! cette phrase sans cesse répétée : « Ne vous dépêchez donc pas. » L'Américain est lent, pesant, à la fois bruyant et silencieux. Dans New-York, ville au tiers juive, on sent toute la nervosité de l'Orient. New-York tient de Beyrouth et de Barcelone, de Naples et de Marseille.

Grande ville bâtie audacieusement sur un promontoire trop étroit, avec ses rues si droites qu'en dépit de la logique qui les distribue on ne parvient pas à les distinguer. Ascension babélique des buildings, coupés d'étroites voies. Pure construction de l'homme, projection de notre géométrie instinctive, implacable comme un théorème, paysage purement minéral, combien j'ai souffert parfois qu'aucun arbre n'altère de son désordre la

trop grande rigueur de cette ville. New-York est invivable, comme stérilise la pensée une trop rigoureuse logique.

Et, pourtant, cette ville est belle. Nous ne voulons reconnaître de poésie qu'aux formes de l'urbanisme consacrées par un long passé. New-York, avec ses buildings est aussi excitant pour l'esprit que les pagodes de Pékin ou les successives coupoles du Caire. Aussi profondément qu'à Damas, je m'y suis senti dépaysé. Exquise exaltation d'une ville où tout est insolite.

New-York est beau de l'élan titanique des sky skippers, de la pénétration océanique. La mer, elle est partout, elle cerne Broadway. Chacune des Streets mène vers une nappe d'eau salée.

Je sais, New-York a de calmes quartiers retirés (elle est si grande, cette ville !). Je connais des squares avec des rosiers grimpants. De vieilles dames très lentement s'y promènent. J'ai connu des intérieurs de personnes âgées, avec des vues de Florence et de Bari. New-York aussi a ses « petites vieilles ».

Mais New-York, c'est Broadway le soir, quand mille réclames au néon nous harcèlent, que les cinémas illuminés s'ouvrent béants et qu'incessamment circule une foule multicolore. New-York, carrefour du monde, avec des marins brésiliens ou portugais, des filles dont on ne peut déterminer l'accent, des Américains qui sont polonais, juifs, syriens, arméniens. Qu'il pleuve, le macadam, où les enseignes se doublent d'un reflet grimaçant, étincelle, ruisselle comme de l'or. Ce New-York-là, je l'aime pour tout ce qu'il est d'Europe exagérée.

Car New-York est comme un ambassadeur de l'Europe vers l'Amérique. C'est notre point d'attache au nouveau monde. Tête de pont de notre vieille Europe, oh ! si terriblement civilisée (comme New-York est plus « civilisé » que l'Amérique !). New-York est un concentré, un composé alchimique du vieux continent dans le nouveau.

Universités

Imagine-t-on Socrate discourant avec ses disciples en un lieu banal ? Les universités américaines éveillent l'esprit. Un ensemble harmonieux de bâtiments et de jardins, l'agencement des terrains de jeu et des piscines, les immenses bibliothèques au classement soigneux, tout ici sert, je ne dis pas l'intelligence, mais un heureux développement de l'esprit et du corps. Les Athéniens en eussent été ravis... je me suis demandé parfois si le miracle grec n'était pas ici sur le point de se renouveler.

J'ai connu surtout l'Université de Californie, à Berkeley. Autour d'un campanile, orgueil des maîtres et des élèves, s'étend un grand parc. La procession échevelée des eucalyptus, les massifs de roses, les esplanades avec, comme à la Mosquée d'Omar, les oliviers, les orangers, composent ce qu'on nomme en Amérique le « campus ». Qu'importe, ce théâtre grec, inauguré jadis par Sarah Bernhardt dans le rôle de Phèdre, qu'il soit en ciment. L'esprit de l'antique Hellade l'anime. Je l'ai vu, pour une cérémonie officielle, comble d'élèves aux toilettes bariolées. C'était une orgie de tons vifs : rouges, violets, jaunes, verts. Aucun de ces vestons sombres dont nous ternissons toutes nos foules. Jeunesse des couleurs, une palette néo-impressionniste avec sa juxtaposition franche.

Comme toujours, en Amérique, l'orchestre était excellent. Je parle des orchestres d'universités. Les grands orchestres symphoniques ont une fâcheuse tendance à faire la course avec la montre, et leurs chefs, pour se distinguer, prêtent facilement à Mozart des accents de jazz. À l'université, personne à éblouir. Une simple recherche de perfection.

On m'a dit que dans ces universités on ne travaille pas. Je veux bien le croire. Pourtant, ne valent-elles pas mieux pour de jeunes hommes que nos sombres Facultés, avec leurs murs peints en chocolat et leur odeur de latrines ? Il ne s'agit pas de les calquer, mais

de s'en inspirer. Et puis, cette harmonie de la vie qu'on respire ici ne mérite-t-elle pas qu'on s'en imprègne ? N'est-elle pas aussi formatrice pour l'esprit et l'intelligence qu'une discipline intellectuelle plus stricte, mais déversée, si j'ose dire, *ex cathedra* ?

Dans cette Hellade retrouvée, maîtres et élèves mènent la même vie : c'est le Portique. Une phrase de Mentor a plus de poids pour Télémaque qu'un fastidieux exposé. Avec la discipline que les élèves s'imposent à eux-mêmes, une loyauté en quelque sorte institutionnelle, leur code d'honneur scrupuleusement observé, ces universités forment l'âme.

Je sais que ces lieux si beaux portent plus à l'amour qu'à l'étude. Le « poison oak » n'effraie pas les jeunes couples qu'attire l'abri des bosquets. Une enquête récente a révélé que bien peu de ces jeunes filles sont vierges... Ceci est une autre histoire, et nous en reparlerons. Dans un cadre différent, les mêmes erreurs se produiraient, elles seraient simplement plus viles.

Et puis, ces erreurs sont-elles si graves et si nombreuses ? Je ne le crois pas. Ces grands garçons blonds aiment mieux le base-ball que l'amour.

Pays sans classes, sans snobisme...

Les américains vont vite en amitié. Je crains qu'ils ne vous oublient aussi vite... A chacun de mes voyages, je me suis fait là-bas des amis innombrables. Mon porte-feuille est encore plein de leurs cartes.

Où les ai-je récoltées ? C'est mon vendeur de magasin, à Chicago, qui voulait me faire acheter un pull-over jaune citron à dessins verts. C'est un officier de marine rencontré dans le club-bar entre Los Angeles et San Francisco. C'est le portier de mon hôtel à Salt Lake City. C'est ce fabricant – milliardaire – de boutons en matière plastique. Chacun, après quelques minutes de conversation, m'a invité chez lui. Au bout d'une heure, il m'appelait par mon prénom. Si l'Amérique connaissait le tutoiement, personne n'userait du vous.

Et c'est l'agrément de ce pays sans classes sociales – peut-être le plus grand charme de l'Amérique – aucun snobisme. Je sais, l'« aristocratie d'argent », à Boston ou à Philadelphie, condense tout le snobisme du Continent et s'en fait un monopole (qu'Hollywood lui dispute). Je l'ai peu connue, cette fausse aristocratie. Je ne désire pas la connaître davantage. Je ne viens pas ici me mêler à des milieux sophistiqués. J'aime bien trop ces grands gars un peu brutaux, avec leur dégingandé malgré tout gracieux de poulains. Ah ! mes bons joueurs de base-ball, si simples qu'un esprit superficiel ou mal préparé les croirait bêtes. Je les aime surtout pour leur absence de servilité. Ici, tous sont égaux. Ce sentiment anime la démarche de chacun. Pourquoi mon vendeur de magasin serait-il obséquieux, ou mon liftier, ou le barman ? Ne sont-ils pas comme moi des hommes libres. Leur job en vaut un autre. Pourquoi le vôtre vous rendrait-il supérieur ? Non, mon vendeur de magasin m'accueille avec de grandes bourrades dans le dos. Deux jours encore, mon liftier m'appellera Georges.

La cuisine

Nulle part on ne juge mieux la civilisation d'un pays qu'en visitant une cuisine. La vie quotidienne s'y reflète. Cuisines françaises, dans nos villes de province, si vastes, vrai centre de la maison, avec au mur la batterie de cuivre trop belle pour qu'on s'en serve. Je me rappelle la cuisine de mes grands-parents. En sous-sol, voûtée, elle semblait une crypte aux innombrables ex-voto. N'était-ce pas un culte qu'on y célébrait, quand l'escouade des aides s'effarait sous l'ordre impérieux de la cuisinière. Ces fastes sont révolus. Mais je ne puis prononcer ce mot de cuisine, en apparence si bas, sans les évoquer, et sans éprouver le

respect qu'ils imposaient à mon enfance. La cuisine, avec ses ressers mystérieuses, secrètes comme une caverne d'Ali-Baba, où pendaient, grappes d'or ou de nacre, des oignons et des aulx.

La cuisine américaine est à l'opposé de celle-ci. Et pourtant elle s'y apparente. Comme elle, c'est la pièce essentielle, et cette suprématie atteste le caractère bourgeois de ce pays de pionniers. On vit à la cuisine. La salle à manger, comme on n'a pas de domestiques, n'en est qu'un prolongement. Sauf si vient un invité, c'est le plus souvent à la cuisine qu'on prend ses repas, même dans les milieux aisés. Une pièce blanche (je n'ai pas trouvé de ces couleurs vives qu'à Paris nous affectionnons), tout entourée de placards. L'un contient le réchaud électrique, l'autre le frigidaire, le troisième les provisions. La table s'abaisse du mur, et c'est encore d'un placard qu'on tire les chaises. Les casseroles, elles aussi, sont enfermées.

Ce n'est pas le laboratoire pour l'alchimie compliquée des mets. On ne fera, bien souvent, qu'y réchauffer des plats préparés au dehors. Par contre, la passion de l'Américain pour les perfectionnements mécaniques s'y étale. À chaque opération domestique correspond un instrument. Symptôme d'un pays qui tend à confondre technique et civilisation ; et, plus simplement aussi, d'un pays où nul ne veut aliéner sa liberté. Chacun doit pourvoir à tous les niveaux du ménage et les simplifie.

La cuisine américaine n'est pas un temple : c'est une minuscule usine taylorisée.

« Et in Arcadia ego... »

Voici l'Amérique une fois de plus quittée. Entre le ciel bas et la mer étale, les buildings de Broadway posent les cristaux d'un énorme bloc minéral. Ils fument, et leurs fumées composent avec la brume, les quais noirs, les remorqueurs au sifflet lugubre, un paysage de tristesse.

Voici l'Amérique une fois de plus quittée. Derrière New-York, ce sont les vallonnements de la Nouvelle Angleterre, ce sont ces longues plaines du Far West, et cette station dont je ne sais plus le nom, quelque part dans les Rocheuses, où l'air était si vif qu'il m'étourdissait. Je songe surtout à ce paysage du désert, une flaque d'eau, saumâtre sans doute, mais d'un bleu dur, cillée de roseaux rouges et d'herbages épais et verts. Ce décor contrasté me hante...

Et puis tous mes amis... Une dernière fois, devant mes yeux, le visage d'Harold et son sourire d'enfant triomphal, qui est toute l'Amérique.

Amérique, pourquoi t'ai-je tant aimée ?

Il est en toi, pour un homme jeune, d'étranges puissances d'exaltation. Tu étais jeune, de cette même jeunesse que la mienne, si près de se défaire. Il s'est créé entre nous un accord. Nous nous correspondions exactement, et comme sur moi-même je m'attendrissais de tes premiers signes de désagrégation. Je n'ai pas voulu cacher ceux de tes vices que j'ai vus. Ils sont comme une première ride : la première meurtrissure de la vie.

C'est de toi que demain jailliront les grandes œuvres. Enthousiasme en quittant l'Europe épuisée de trouver cette puissance de jeunesse.

La civilisation européenne a-t-elle fini de donner tout ce qu'elle pouvait ? L'admirable, dans l'Amérique, pour un Européen au sortir de l'affreuse lutte fratricide, c'est que, de cette civilisation européenne qui s'épuise, elle a su en dégager une nouvelle. Ce n'est pas une civilisation opposée, comme la civilisation asiatique ou la civilisation russe, non, c'est notre vieille civilisation européenne, avec la Bible et Platon, mais ressuscitée dans une forme neuve. Voilà pourquoi nous nous tournons vers cette grande terre pour en recevoir des leçons. Différente de nous, elle est cependant assez de la même essence pour que, sur notre vieux tronc, sa bouture puisse reprendre.

L'Amérique a cru au bonheur comme on y croit à vingt ans. Toutes les voies vous sont royales, toutes elles s'ouvrent à vous. On possède des richesses innombrables, et on éprouve qu'aucune ne vous détermine. Demain, nous connaîtrons des limites, demain nous découvrirons l'angoisse d'avoir opté presque malgré nous pour un chemin et d'y être à jamais engagés. L'Amérique est à ce jour où l'homme dans sa pleine force découvre soudain les entraves que son action lui a passées.

Qu'importe si l'Amérique refuse l'Histoire, la récuse. Qu'importe qu'elle veuille continuer d'être sans mémoire. Elle ne peut faire que le passé n'existe et qu'il n'oriente le présent. Avec ses deux guerres mondiales, avec l'expérience tragique de la crise, elle a une Histoire, désormais. Elle n'est plus le jeune héros sans meurtrissures.

Ah ! puisque pour un soir je suis jeune encore, que je m'enivre au contact de ta force, Amérique. Elle est visible, palpable, éclatante. J'avais rêvé d'écrire pour toi une ode à la force. J'aurais dit la beauté de tes fourneaux fumants. J'aurais dit ce lent effort qui te soulève, la patience de ce continent. Je n'écrirai pas cette ode. Mais, du moins, j'aurai dit que tu es belle, et non seulement de tes montagnes, de tes fleuves, de tes lacs, mais de cette grande vertu humaine de la force.

Jeune comme la Grèce homérique, ainsi tu m'es apparue. J'ai cru voir en toi l'aurore d'une civilisation renouvelée. Joie, au sortir de nos pays ravagés, cette puissance de construire, d'innover, d'oser. De toi peuvent venir les mythes sauveurs qui régénéreront le monde.

C'est pourquoi, exilé désormais dans cette vieille Europe que j'aime, mais où sans cesse mon élan se brise et mon courage défaille, tant je la sens usée, rongée, érodée, lente à répondre à mon enthousiasme, chaque fois que je songe à toi chante en moi, nostalgique, la phrase mystérieuse que Poussin fait déchiffrer à ses bergers : *Et in Arcadia ego...*